On n'a jamais eu beaucoup d'argent à la maison, mais je ne me souviens pas d'en avoir souffert. Ma mère dit que nos finances vont encore plus mal depuis que mon père est parti. Il ne lui paie pas de pension alimentaire. Il faut dire qu'il ne roule pas sur l'or. Loin de là. Elle râle parce qu'elle doit subvenir à mes besoins toute seule. Ma mère gagne correctement sa vie. En tant que prof, elle a un emploi stable. Par rapport à mon père, elle doit être Crésus. Lui, il vit de petits boulots glanés par-ci, par-là. Quand il en trouve. Alors ma mère « s'autoverse » sa propre pension alimentaire.

Mon père a quitté la maison il y a deux ans, après une énième dispute avec ma mère… J'essaie de ne pas y penser. Deux ans, cela me paraît une éternité.

Je crois qu'il m'a expliqué pourquoi. En quelques mots. Mais je ne me rappelle plus bien. À ce moment-là, je ne me suis pas rendu compte que c'était si grave et que je ne le reverrais pas avant longtemps. Je n'ai pas vraiment écouté ce qu'il me disait parce que, au fond, je ne voulais pas croire qu'il partait pour toujours. Je pensais qu'il reviendrait au bout

d'une semaine ou deux. J'ai juste retenu qu'il ne supportait plus de vivre dans cette maison, que c'était devenu beaucoup trop tendu entre ma mère et lui, qu'il en avait assez des disputes continuelles. Il a ajouté qu'il m'aimait, mais que, s'il restait, sa vie, donc la mienne, deviendrait un enfer. Et que je serais plus heureux sans lui.

Après son départ, tout est devenu plus calme. Les portes ne claquaient plus, il n'y avait plus de cris ni de regards lourds de reproche. Mais ma vie n'a pas été plus agréable pour autant.

Les premiers mois, ma mère n'avait qu'un seul sujet de conversation. Mon père. Il avait fait ceci, n'avait pas fait cela. Elle allait très loin dans ses critiques, et cela me mettait mal à l'aise. Mon père était un minable, un bon à rien, on ne pouvait jamais compter sur lui. Je me bouchais les oreilles. Je ne pouvais pas entendre ça. Je m'avance peut-être, mais je suis persuadé que personne n'a vraiment envie d'entendre des choses pareilles.

Sa sœur Francine essayait de la raisonner.

– Je comprends que tu sois fâchée après Thomas, mais ne parle pas de lui comme ça devant Louis.

Ma tante avait raison. C'était insupportable. Mais ma mère était trop engluée dans sa douleur pour comprendre qu'elle allait trop loin, qu'elle parlait trop. Elle était incapable de se taire, de garder ses rancœurs pour elle. Comme si taper sur mon père allait lui rendre la vie meilleure ! Et comment pouvait-elle imaginer que cela pouvait me faire du bien,

à moi, de l'entendre déverser des tombereaux d'insultes sur mon père ?

Cela m'est déjà arrivé de m'énerver après quelqu'un, de traiter de « connard » un fou du volant grillant un feu alors que je m'apprêtais à traverser. J'avoue que, sur le coup, cela m'a fait du bien, même si le type n'a jamais été au courant de ma réaction. Mais un adulte devrait arriver à se contenir mieux qu'un adolescent, non ?

Hélas, c'était loin d'être le cas pour ma mère. Sa rancune était tenace.

Je préférais me dire qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait à propos de mon père. Elle l'avait aimé autrefois… Oui, ils s'étaient aimés, j'en suis sûr.

Et moi, j'aimais mes deux parents.

Quand je ne pouvais pas échapper aux propos incendiaires de ma mère sur mon père (lorsqu'elle conduisait, par exemple), je me taisais et j'attendais que cela passe. Et si elle me posait des questions pour m'impliquer dans la conversation, je répondais toujours : « Je ne sais pas. »

Prononcer ces quatre mots, « je ne sais pas », m'a sauvé de toutes les situations gênantes de ma vie.

Cette simple réponse « je ne sais pas » rend la vie tellement plus facile.

Petit à petit, le sujet est devenu tabou pour moi. J'évitais d'évoquer mon père pour ne rien entendre de négatif sur lui. Et cela marchait plutôt bien. Mais même si je ne parlais plus de lui, son absence était omniprésente dans ma tête.

Longtemps, je n'ai pas eu beaucoup de nouvelles de mon père.

Déjà, à la maison, il n'était pas très bavard. Et il n'a jamais su exprimer ses sentiments. Je tiens de lui. J'ai le même handicap. Mal à l'aise en société, rougissant quand je dois prendre la parole. Toujours peur de bafouiller, de confondre un mot avec un autre, de dire quelque chose de débile et de devenir la risée de ceux qui n'oublieront jamais mes paroles idiotes.

La peur du regard des autres me tétanise. J'ouvre à peine la bouche quand je parle et mes lèvres restent collées sur mes dents. Souvent les gens me disent : « Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? », « Je n'ai pas entendu » ou « Je n'ai rien compris. » Ma mère me demande dix fois par jour : « Articule, bon sang ! » Mais je n'y arrive pas. Autant me demander de courir un marathon, à moi qui ne suis pas sportif. Et encore ! Je crois que courir quarante-deux kilomètres, j'y arriverais plus facilement.

Mon père n'est pas du genre à écrire des lettres ni à envoyer des courriers électroniques à tout bout de champ. Ni à parler pour aborder autre chose que l'essentiel. Il ne sait jamais quoi me raconter. Je suis mal placé pour lui en vouloir, je suis bien incapable de tenir une conversation intéressante. Alors, entre dire des banalités et me taire, le choix n'a pas été difficile ! On ne pourra jamais me reprocher de monopoliser la parole !

Mon père ne m'appelle pas non plus sur le téléphone fixe de la maison.

Je n'ai pas de portable, ma mère ne veut pas. «Trop cher, dit-elle. On a déjà Internet et les mails, ça suffit bien.»

Et d'abord, pour parler à qui ? Je n'ai pas d'amis. Seulement les copains de classe avec qui je n'ai pas grand-chose à partager. Bien sûr, je ne reste pas dans mon coin, j'échange un peu avec eux. Sur les devoirs, sur la vie en classe, mais rien de personnel. Ils ne savent pas qui je suis et je n'ai pas besoin de savoir ce qu'ils font quand ils rentrent chez eux. Il n'y a personne que j'aurais vraiment envie de voir en dehors du bahut.

Le premier message de mon père, je m'en souviens encore. C'était : « Ça va ? » Que dire quand on n'a pas les mots ? Que, ouais, ça va, sans aller vraiment.

Pareil pour les courriers électroniques. Je répondais aussi laconiquement que lui quand il me demandait de mes nouvelles. Il m'arrivait aussi, carrément, de ne rien renvoyer parce que je ne savais pas quoi lui dire. Tout naturellement, nos mails de quelques lignes ont fini par s'espacer.